

ce que rien ne vienne troubler la tranquillité des siens. Il est un fait d'une vérité absolue, c'est que le jeune gorille tette huit à neuf mois, et qu'il a besoin, pendant une année au moins, des soins tout spéciaux de sa mère ; il ne commence à bien marcher qu'à cet âge, n'est très agile qu'à trois ou quatre ans, et n'acquiert son entier développement que très tard, de dix à douze ans, d'après les récits de tous les nègres de l'intérieur, qui n'ont jamais varié sur ce point.

Le gorille vit par couple, et sa principale occupation est d'élever ses petits. Dès qu'un petit est sevré, marche, commence à manger, la femelle ne tarde pas à en mettre un autre au monde, et ce sont de nouveaux soins pour elle, et qui constituent au ménage une vie plutôt sédentaire qu'une existence vagabonde.

Parmi toutes les raisons qui me portent à croire que le gorille doit se construire des abris, il en est une qui pour moi les prime toutes : c'est que j'ai vu, dans les forêts de Malimba, un gorille que nous avions surpris à la chasse, s'élançant d'un toit de feuillage sur le sol, en poussant des cris perçants, faire sortir de son refuge sa femelle et son petit, et protéger leur retraite, en nous faisant tête avec des rugissements affreux. Dans cette situation, il se battait la poitrine avec une telle force, que nous l'entendions résonner comme si l'horrible bête eût frappé sur une caisse vide. La question des aliments est enfantine ; une lieue carrée de forêt équatoriale nourrirait plusieurs centaines de gorilles, car ils mangent toutes les graines, toutes les herbes d'une nature non vénéneuse, et font leurs délices du fruit et du feuillage de l'*ilicis guineensis* si commun dans ces contrées.

Les ananas et la canne à sucre sauvage, ainsi qu'une foule d'autres plantes et arbustes dont ils sont très friands, poussent avec une telle abondance partout, qu'en vérité le gorille n'a pas besoin d'être très nomade pour récolter sa nourriture.

Dans les lieux où il vit, le gorille est exposé à rencontrer, à chaque pas, le tigre, le léopard, la panthère, quelquefois le lion, quoique plus rarement ; sa terrible mâchoire, capable de broyer l'épaule d'un lion comme un simple morceau de biscuit, est, avec les griffes de ses mains et de ses pieds, son moyen de défense le plus énergique. Quant à ne pas se précipiter sur les noirs ou autres voyageurs, qui viennent inopinément à passer près de son repaire, c'est là une affirmation contraire non seulement à tout ce que les indigènes qui vivent sous la même latitude que lui m'ont raconté, mais encore à la simple logique.

La femelle du gorille n'a ni la force ni le courage du mâle ; des noirs en sont facilement venus à bout avec une lance, ou un simple couteau de chasse ; elle ne se défend que lorsqu'elle est prise, entourée, et, tout en mordant et cherchant à user de ses griffes, elle pousse des cris perçants. Si la quête de la nourriture n'a pas trop éloigné le mâle, de terribles rugissements

se font entendre, et le gorille se précipite comme un ouragan. Un coup de griffes d'ici, un coup de pied de là, chaque homme atteint tombe pour ne plus se relever.

Fort heureusement, le gorille meurt aussi facilement qu'un homme ; une seule balle en pleine poitrine, et il tombe la face contre terre en agitant ses grands bras écartés, et en poussant des cris mêlés de râles et de soupirs, qui produisent un singulier effet sur ceux qui les entendent. A cette suprême minute de la mort, la terrible bête rend des sons qui ont quelque chose d'humain.

Une scène charmante que je n'ai contemplée qu'une fois, est celle qu'offre le spectacle d'une mère, suivie de deux de ses petits, un déjà fort et vigoureux, l'autre commençant à marcher. Je ne sais pas de tableau plus aimable ni plus frais : le plus âgé appelle son jeune frère et l'engage à partager ses ébats ; le plus jeune veut essayer quelques gambades ; vains efforts, il tremblote sur ses petites jambes ; la mère l'encourage de la voix et du geste, le relève tendrement à chacune de ses chutes, et finit par le prendre dans ses bras, entre lesquels le petit se couche et s'endort.

A ce moment-là, il ne faudrait rien avoir au cœur pour presser la détente de son arme, et changer en un champ de carnage cette clairière émaillée de fleurs, dans laquelle s'ébattent les animaux les plus rapprochés de l'homme, dans la nature, par la forme physique.

D'après les indigènes, certains gorilles sont hantés par l'esprit de certains nègres morts. Il y en a qui, par ressouvenance de leur vie passée, s'ennuient de l'existence solitaire qu'ils mènent dans les bois, car ces gorilles N'chabouns, c'est-à-dire possédés, n'ont aucune fréquentation avec les autres ; ils viennent alors rôder la nuit autour des villages, et malheur aux négresses que le hasard leur fait rencontrer : ils s'élançant sur elles et les entraînent au plus épais de la forêt. Au dire des nègres dont l'imagination ne connaît point d'obstacle, les pauvres femmes sont obligées de servir d'esclaves à ces affreuses bêtes ; toute la journée, elles pilent le millet, égrènent le maïs et rapent la cassave, pour préparer les repas des N'chabouns, car ces messieurs préfèrent de beaucoup la nourriture dont ils faisaient usage avant leur transformation, aux herbes et aux fruits sauvages qu'ils rencontrent dans la forêt.

Toute prisonnière qui tente de s'évader est immédiatement mise en pièces ; c'est pour cela, affirment les conteurs indigènes avec une imperturbable assurance, qu'on n'en a jamais vu revenir une seule.

LOUIS JACOLLIOT.

J'ai toujours aimé des objections ingénieuses contre mes propres sentiments, et je ne les ai jamais examinées sans fruit. — LEIBNITZ.

CRÉPUSCULE D'HIVER

*Voici l'heure très pâle où le jour agonise ;
La dernière clarté tombe des cieux éteints
Et la brume jalouse a, sous sa robe grise,
Voilé le couchant d'or et les roses lointains.*

*Crépuscule d'hiver, à la troublante emprise,
Tu verses ton angoisse en mon cœur incertain ;
Aux tristesses du soir mon rêve s'harmonise.
Reverrai-je jamais les clartés du matin ?...*

*Plus épaisses encor sont les ombres moroses.
Avec l'adieu du jour pleure l'adieu des choses,
J'évoque malgré moi des moments solennels :*

*Crépuscule des yeux sous les funèbres voiles,
Lorsque viendra le soir des adieux éternels,
Lorsque viendra la nuit qui n'aura pas d'étoiles !*

M. LANGLOIS.

COURRIER DE LA MODE

Extrait de *La Saison*, journal illustré des dames, 30, rue de Lille, Paris. Spécimen gratuit sur demande.

Nous sommes dans la saison des bals et des travestissements. Nous complétons les enseignements déjà donnés en nous occupant des menus détails de la toilette. Commençons par la coiffure. Elle se porte haute, très dégagée de la nuque et encadrant bien les tempes. Une mèche à la Napoléon ou quelques frisettes garnissent le front. Cependant les jeunes femmes, ayant la chance de posséder un joli front et des cheveux bien plantés, préfèrent la coiffure à racines droites dégageant le visage. On revient décidément aux ornements de coiffure pour les dîners, bals et soirées. L'aigrette de tulle est, à notre avis, un des plus jolis. Au pied de ces aigrettes, on met un bijou, une belle boucle ou des fleurs. C'est fort élégant.

A citer aussi, des envolées de petits nœuds de velours, serrés dans de petites boucles de diamant ou de simili-diamant. Souvent le velours, blanc, rose, bleu ou lilas, est bordé d'un minuscule effilé ou de bords de plume. On peut faire soi-même cet effilé en effilant de la soie sur une hauteur de 1 cent.

Puis, toujours pour le soir, il convient de signaler d'idéals boas de pétales de chrysantèmes du Japon.

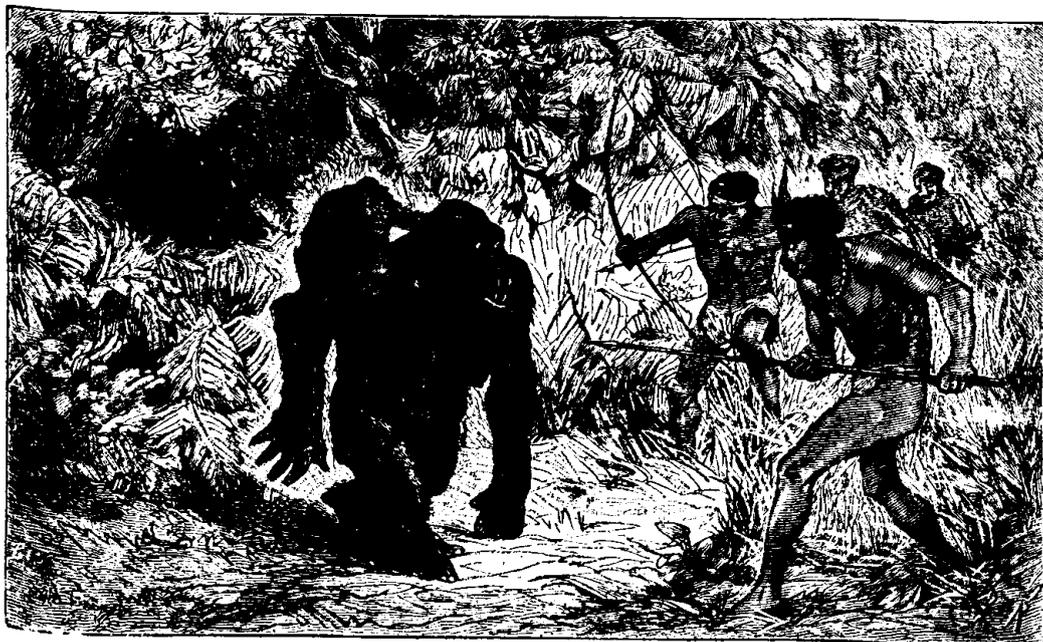
Pour les personnes craignant d'avoir froid, en robe ouverte ou décolleté, ces boas sont indispensables. Les pétales de chrysantèmes sont en soie brillante, rehaussés au bord de peintures à l'aquarelle, qui font un effet charmant sur les fines découpures des fleurs. Les pétales de marguerites, de pavots et de roses, sont aussi fort jolis.

On peut également porter ces boas sur des robes montantes. Ils se font même en noir pour les personnes en deuil. On ne fait pas que des boas de fleurs. On en fait aussi en plumes, mais assez peu, car le boa de fantaisie remplace le boa de plume. Il se compose de plissés de mousseline de soie bordés de cygne, de mousseline perforée sur transparent, de tulle noir, bordé de plissés, de tulle blanc ou de dentelle bordée de chenille.

Toujours comme fantaisie, signalons une quantité incroyable de nœud de cravates ; nœuds papillons, tout plissés, encadrant le menton, nœud de satin genre cravate d'homme et enfin la longue cravate en soie ou en mousseline de soie, à moins qu'on ne préfère un beau ruban frangé à nœud marin. Cela se dispute la vogue avec les écharpes de crêpe de Chine frangées, de nuances très claires et éclatantes qui se portent avec les boléros de fourrure, sans oublier les fichus Lamballe qui se portent énormément en ce moment, en blanc, en couleur et en noir. Je ne sais rien de plus élégant qu'un fichu de ce genre en mousseline de soie noire, avec dentelle fine ou plissés, accompagnant une toilette de deuil.

Les robes de chambre nouvelles se font volontiers sur le modèle des robes japonaises.

BLANCHE DE GÉRY



Les noirs en viennent facilement à bout avec une lance